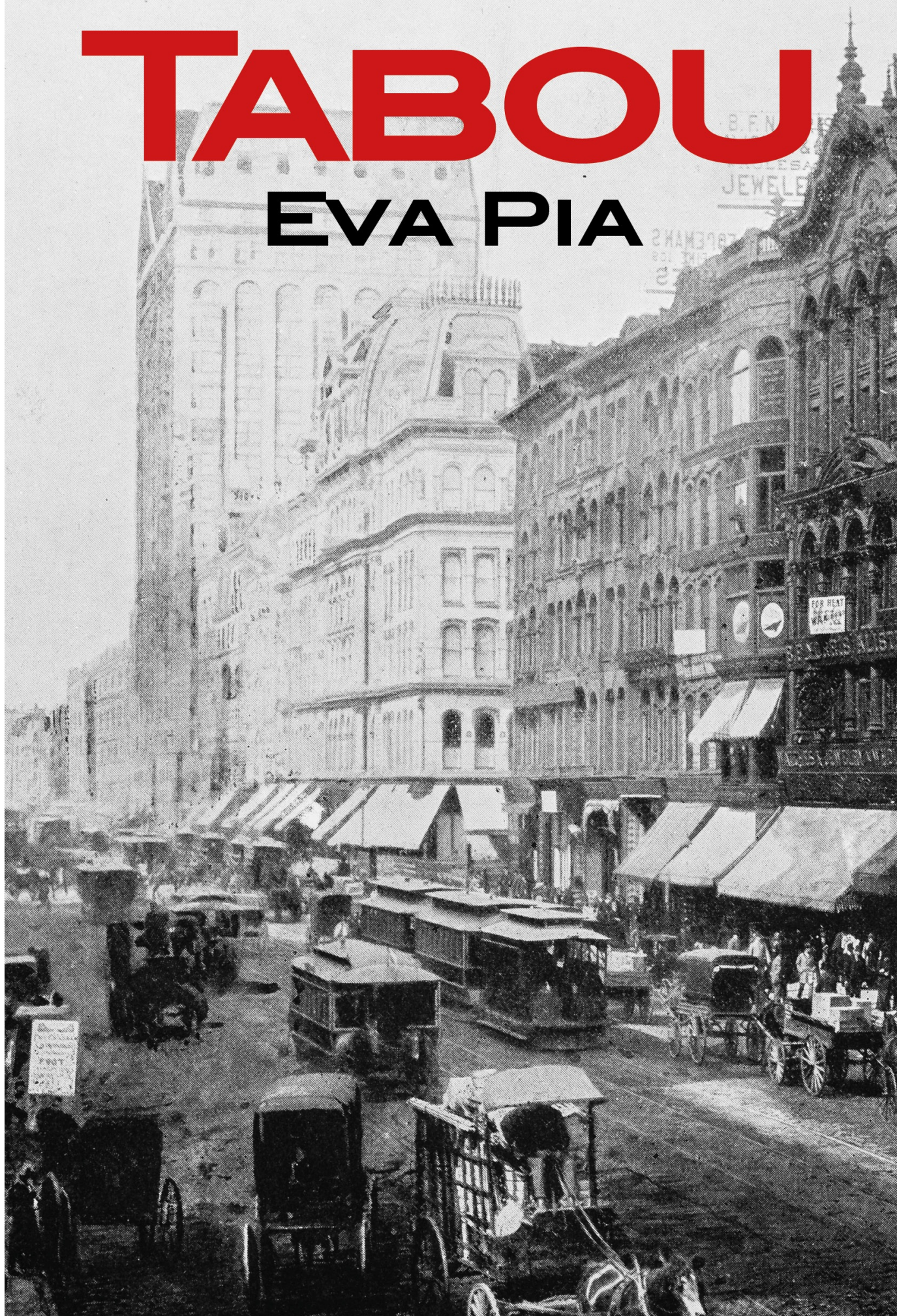


TABOU

EVA PIA



Eva Pia

Tabou

© Eva Pia, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-2046-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE I

Julien

Julien ouvre un œil très lentement, avec difficulté, et regarde l'heure : l'horloge lui indique 11 heures 58. Quel exploit vu l'état dans lequel il se trouve en ce samedi matin, au sortir d'une bonne soirée –qui commence toujours comme elle finit : par un « demi » !

Il semble découvrir son univers, pourtant familier : 45 m² parsemés d'objets insolites, témoins de ses états d'âme de la semaine.

Lové dans son grand lit –obstinément côté gauche –, il savoure le calme qui règne dans son studio et apprécie son statut de célibataire dans une somnolente béatitude.

À 12 heures 20, il se décide enfin à ouvrir son courrier : retour à la réalité épique de notre civilisation. En effet, que peut cacher une banale enveloppe, à l'aspect tout à fait inoffensif ? La découverte de son compte en Suisse ou aux Bahamas ? Le retrait du dernier point de son permis ? Une intention de procès par l'un de ses « clients » ?

Ce matin, il a pris son courrier d'un geste rapide, fort du courage des faibles ayant trop bu, puis l'a balancé sur la table du salon en même temps qu'il s'est jeté tout habillé sur son lit pour affronter ses cauchemars. Il retarde le moment de vérité, allume une cigarette, la savoure quelques instants, puis tout à coup, décide d'enlever son pantalon, son slip qu'il porte depuis la veille –ou l'avant-veille, il n'est pas très sûr – et les fourre directement dans le tambour de la machine à laver.

Un café ! Un bon café, voilà ce qu'il faut au courageux guerrier ! Il prend une tasse au hasard sur l'évier, au fond de laquelle un peu d'alcool collant dégage l'arôme qui adoucit son breuvage. Il boit. *Ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort*, pense-t-il.

L'odeur lui chatouille le nez et lui fait le même effet qu'un effluve de moutarde. Il a envie d'éternuer, mais boit son breuvage sans état d'âme.

J'aurais pas dû jouer.

Les lettres éparpillées sur la table attendent toujours. Elles le narguent. Une peur panique l'envahit. N'a-t-il pas pris tous les risques ?

Une fausse déclaration d'impôts datant d'environ six mois le taraude ; et pourtant, l'achat de sa nouvelle voiture nécessitait une petite entorse à ses principes.

Instinctivement, il jette un regard par la fenêtre –elle est là, « sa voiture ». Elle l'attend. Rassuré, détendu, il se décide à prendre connaissance des différentes missives.

Son attention s'arrête sur une enveloppe manuscrite rectangulaire de couleur beige... *Tiens, tiens, qu'est-ce que cela ?*

C'est une personne qui a pris la peine d'écrire à la main, comme autrefois, lorsque les gens prenaient le temps de communiquer.

Julie... ? Serait-elle capable un instant de cet acte romanesque ? Lettre d'amour ou de rupture... ?

Il regarde au recto et y déchiffre le nom de l'expéditrice : *Odalice Oldmanse ? Connais pas !*

C'est une erreur de destinataire, sans doute ; il aura donc le privilège d'en violer le contenu. Ça lui plaît.

Il observe encore les autres enveloppes : rien ! Pas d'en-tête du Trésor public. *Ouf !*

Débordant d'un temps libre imprévu, dû à son lever « matinal », il s'octroie un moment de détente.

Il déchire l'enveloppe manuscrite pour en extirper le contenu : une lettre manuscrite elle aussi, c'est magnifique !

Il ne connaît personne –lui semble-t-il – d'assez humble pour rédiger une lettre à la main. Ce plaisir de promener son regard sur le papier semble d'un autre temps et pourtant !

La dernière lettre manuscrite qu'il a reçue était de sa mère. Il avait alors douze ans et se dégourdissait les jambes en colonie de vacances. La belle époque où il

attendait fébrilement qu'on l'appelle pour la distribution du courrier. Un grand moment de bonheur enfoui dans son cœur endurci. Mais revenons au courrier d'aujourd'hui : aucune comparaison possible.

Sur la première page, pas de date, pas de nom et quatre pages d'écriture ! Heureusement, uniquement du côté recto. C'est moins fastidieux, même si l'écriture est agréable à lire.

Julien essaie de comprendre l'enjeu : une idée de marketing ? Non, le risque est trop grand et le texte trop long pour un lancement de produit.

Il sirote son café, puis retourne péniblement à sa lecture. Il relit l'enveloppe ; c'est bien son nom qui est inscrit dessus, peut-être un homonyme ? De toute façon, cela ne peut pas être pour lui.

Journaliste dans le plus sulfureux magazine à scandale du moment, logeant dans un simple studio à Paris, il se méfie de toutes les notes écrites. Il a l'habitude de les chercher avec avidité dans son lieu de prédilection : les poubelles des clients (ou plutôt des victimes). Son look dégingandé, surtout le vendredi soir, lui donne suffisamment l'air d'un SDF pour toutes les vider sans que cela puisse choquer qui que ce soit.

Anxieux de nature, obsédé, il se demande ce que peut bien cacher ce courrier. Cela ne peut pas être anodin, il connaît trop bien la vie pour l'avoir épiée chez les autres et avoir perdu tout espoir en l'homme.

Il doit savoir.

Julien se décide à la lire plus posément, mot après mot, phrase après phrase, le souffle plus lent, adouci par les cigarettes. La lettre démarre ainsi :

« Le Midwest est un carrefour de cultures. Les colons de la côte atlantique s'y installèrent au début du XIX^e siècle en quête de terres à cultiver. Peu de temps après, les immigrants européens, court-circuitant la côte est, se dirigèrent directement vers l'intérieur du pays : les Allemands vers l'est du Missouri, les Suédois et les Norvégiens vers le Wisconsin et le Minnesota. La fertilité du sol favorisa d'abondantes récoltes de céréales comme le blé, l'avoine et le maïs. La région se fit rapidement connaître comme « le grenier » des États-Unis.

La plus grande partie du Midwest est plate. Le fleuve Mississippi y est la grande artère vitale, la voie de communication pour le transport des denrées

alimentaires vers les marchés extérieurs. »

Zut ! C'est une publicité pour des dons ; que s'est-il passé là-bas ? Un séisme ? Tom Sawyer est mort ? Julien s'impatiente, mais poursuit sa lecture.

« Pour Hans et Adélaïde Ilrich, mes parents, fermiers suédois, nouveaux migrants sur le territoire américain, une offre inespérée vit le jour : 65 hectares de champs cultivables à un prix symbolique pour toute famille de pionniers sachant travailler la terre.

La grande histoire de la constitution d'une nation venait rejoindre la petite histoire de ces migrants. Cette offre du gouvernement fédéral, instrument d'un vaste projet politique d'occupation de cette toute neuve nation américaine, venait réaliser le rêve de tous ces gens prêts à se déraciner pour obtenir une vie meilleure, où le labeur serait récompensé et où l'espoir d'un lendemain meilleur serait toujours possible, car tout était à construire à cette époque.

Cela ne dura guère. Bien avant la crise de 1929, celle du début du siècle fit des ravages. C'était une très mauvaise publicité pour le gouvernement, alors personne n'en parlait. C'est ainsi que l'abondance fit dégringoler les prix et ruina les agriculteurs.

La petite histoire de mes parents vint s'ajouter à celle des autres petits producteurs ruinés.

Mes parents avaient profité de ces réformes, comme l'ensemble des autres immigrés, mais ils n'avaient pas prévu que la surproduction allait entraîner la baisse des prix.

Je naquis au milieu de l'étable, dans le foin, quasiment en même temps que Lorette, l'une de nos vaches. C'était le 6 mai 1904, dans un petit village du Wisconsin nommé « La Crosse », situé près du fleuve Mississippi.

Ma mère accomplit seule cette formalité. Mon père, quant à lui, l'attendait à la maison avec mon frère Franklin, à l'abri du bruit et des cris.

Sans le savoir, je bénissais de mon passage le mariage de mes parents ; je l'assainissais plutôt ! Je naquis à même le sol recouvert de paille et d'un drap de cuisine de fortune, sans les cadeaux de rigueur et surtout sans tacher nos beaux draps blancs restés sur le lit douillet de mes parents, offerts avec la mariée.

Nous étions originaires de Suède et, depuis 17 ans, nous vivions dans le Midwest. Je grandis entourée de deux grands frères, Franklin et John ; par la suite, Eugène naquit. 11 mois après moi, puis suivirent Evelyn et enfin Charles. Cette année 1904 vit ma naissance en tant que troisième enfant de la famille Ilrich. Du moins, c'était ce que je croyais, c'était ce que l'on m'avait toujours dit...

Pour mes cinq ans, nous mangeâmes la mère de Lorette.

Les champs s'étendaient à perte de vue et nous cultivions avec acharnement la terre qui nous nourrissait et nous permettait d'exporter de l'avoine vers les grandes villes comme Chicago. Mon père partait plusieurs semaines après la récolte afin de vendre la plupart de ses produits sur la côte. Ma mère restait à La Crosse afin de vendre le reste sur place. Mon grand frère Franklin n'allait plus à l'école depuis sa douzième année. Il en avait dorénavant 17 et ne cessait de regarder dans la direction de la ferme voisine dans le but d'apercevoir la « grosse » Marie. Marie, la fille des voisins, était pour moi une grosse fille ; et pour mes frères, une femme. Sa poitrine semblait vouloir s'échapper du corset qui la maintenait raide et droite. Sa taille, cachée par ses robes longues, ne dissimulait pas pour moi des formes aguichantes, mais des formes seulement trop épaisses pour son jeune âge.

Franklin annonça à notre mère un soir, durant le repas, son intention de l'épouser. Je me rappelle que ma mère pouffa et manqua de s'étrangler avec un grain de maïs. Franklin fut tellement vexé qu'il sortit de table et monta faire son baluchon dans sa chambre avant de sortir et d'aller frapper à la porte de Marie pour lui faire part du fabuleux projet qu'il avait préparé sans l'avertir. Leur avenir allait sûrement être difficile, du moins au départ, puis tout rentrerait dans l'ordre : il aurait sa ferme et cultiverait le blé ! Marie se tenait sur le perron tandis que John et moi étions cachés dans la grange afin d'écouter ou tout du moins de voir la scène. Nous devions en être à cinquante mètres.

Marie semblait froncer les sourcils et nous comprîmes de loin que Franklin tentait d'argumenter. J'essayais tant bien que mal de reprendre mon souffle et de me cacher la tête du mieux que je pouvais. John, 16 ans, m'avait accompagnée pour me garder de faire des bêtises. Il s'en voulait d'espionner Franklin et imaginait l'humiliation qu'il allait subir.

Eugène accourut bruyamment : il arriva précipitamment, jambes pliées, dos

courbé, de la façon la moins discrète possible, et ricana nerveusement sur tout le chemin. Il voulut accélérer le pas en arrivant près de nous et tomba de tout son long sur John, qui essaya de le repousser en même temps qu'il tentait de contrôler le fou rire qui le prenait soudainement. Moi, j'avais mal aux joues et je rougissais à vue d'œil à force de me retenir de rire.

Nous courûmes ensemble au fond de la grange afin d'étouffer les fous rires que nous n'arrivions plus à contrôler. Le temps qu'il nous fallut pour reprendre nos esprits nous sembla interminable tant nous nous gaussions de plus belle à chaque regard échangé. Je ne connus plus jamais ces rires de joie dans les années qui suivirent. Ils partirent avec ma jeunesse.

Quand, sur la pointe des pieds, nous revînmes près de la porte de la grange pour continuer notre indiscrete enquête, Franklin n'était plus devant le perron. En revanche, le père de Marie se tenait à côté d'elle et semblait regarder au loin. Nous pensions qu'il était revenu à la maison et, poussés par la curiosité, nous courûmes rapidement vers celle-ci.

Nous nous arrê tâmes subitement en levant les yeux sur le visage de ma mère, en pleurs. Le rire nerveux du départ se mua en sentiment d'inquiétude. Charles était penché sur sa chaise et contemplait son assiette tête baissée. Evelyn était juchée sur les genoux de notre mère, suçant son pouce.

Franklin n'était pas là. Je parcourus la pièce principale des yeux et aperçus John froncer les sourcils. Notre mère leva un regard las dans notre direction et nous vîmes Franklin hurlant et tremblant arriver vers nous avec le fusil que nous cachions dans l'atelier.

Ma mère était prostrée et Franklin tournait comme un lion en cage autour de la table, jurant qu'il le tuerait ou qu'il le ramènerait. Il sortit de la pièce et attela l'un des chevaux. Notre père était parti avec la carriole, tirée par deux chevaux ; il nous en restait deux autres, plus vifs.

Nous observions cette scène sans la comprendre, comme si nous considérions le rêve de quelqu'un d'autre.

— Votre père nous a quittés, il ne reviendra pas, balbutia-t-elle.

— Je ne comprends pas ! s'exclama John.

Ma mère se remit à pleurer de plus belle. Evelyn l'imita alors. Charles

descendit de sa chaise pour rejoindre notre mère. Eugène ne bougeait plus. Ma mère n'ouvrit pas plus les bras pour m'accueillir. John demanda à nouveau :

— Maman, où est papa ?

— J'ai honte... Oh ! J'ai tellement honte !

— De quoi parles-tu ?

Notre mère finit par lever ses yeux rougis.

— Franklin vient de m'apprendre que votre père est parti pour vendre notre avoine et refaire sa vie.

Sa voix tremblait.

— De quoi parles-tu ? insista John.

— Marie est enceinte... Il avait prévu de revenir la chercher.

Elle émit cette phrase d'une voix contenue.

— Franklin ?

— Mais non, idiot ! C'est ton père qui l'a fait. Après avoir pris ma jeunesse et ma santé, m'avoir forcée à rester auprès de lui, même après... tu sais... ça ne lui a pas suffi.

La colère dictait ses paroles et son ton était plein de haine. »

La seconde page s'arrête là.

Julien s'écrie aussitôt :

— Et c'est tout ? Je comprends rien...

Il n'y avait aucune raison qu'il soit le destinataire de cette histoire.

— C'est du Zola, se dit-il tout haut.

L'histoire ne ressemble pas à ce qu'il écrit en ce moment. Ses textes passés, sa vie passée de reporter à l'étranger, que ce soit en lieu sûr ou en temps de guerre, ont été remplacés par des photos volées à des starlettes en vogue. Son métier ? Voler des images pour rassurer le peuple sur la médiocrité de la vie des autres. Machin trompe Bidule, Maryconne a de la cellulite, etc. Il est incapable d'écrire